

# Le Journal des Amis des Musées de Bourges

N° 33

## La vie de l'Association : Voyages, Conférences, Ateliers

### Billet de la Présidente

Le printemps arrive et nous espérons que les beaux jours vont atténuer la grisaille des actualités qui nous perturbent quelque peu.

Ce nouveau numéro de journal contribuera peut-être à vous apporter des rayons de soleil, en particulier le récit du voyage en Toscane, très détaillé avec beaucoup d'informations que nous aurions aimé entendre lors de notre voyage. Un grand merci à Jacques Gauthier qui nous rappelle les merveilles des musées florentins. L'architecte visionnaire Auguste Perret, à qui les constructeurs modernes doivent beaucoup et qui est un des rares architectes contemporains dont l'œuvre réalisée au Havre est classée au patrimoine mondial de l'UNESCO, fait l'objet d'un article qui évoque ses innovations et ses nombreuses réalisations. Les ciels de Boudin nous ont enchantés et nous essayons de faire revivre cet artiste pionnier de l'impressionnisme à la gloire bien tardive. Le jardin et la maison de Monet, l'admirateur de Boudin, sont décrits pour rappeler une journée entière passée à Giverny. Le corps humain, dont les représentations ou les maladies ont inspiré de nombreuses toiles à des artistes à travers les siècles est également présent dans les colonnes de ce journal, tout comme les Pleurants des tombeaux des ducs de Bourgogne sculptés pour accompagner les nobles défunts dans leur voyage dans l'au-delà. Et nous découvrons les Macchiaioli, ces peintres italiens qui ont côtoyé les impressionnistes français et ont marqué d'une empreinte singulière l'art à l'époque où l'Italie avançait vers son unité. Des sujets variés qui témoignent de la diversité des activités proposées tout au long des saisons.

L'Assemblée générale de l'Association des Amis des Musées, du 20 février dernier, à l'ordre du jour fort copieux, a permis d'approuver de nouveaux statuts modernisés qui conduiront l'Association à s'ouvrir résolument vers l'avenir. Le rapport d'activités et le rapport financier ont été approuvés à l'unanimité, et la bonne tenue financière de l'exercice passé augure de promesses d'actions de mécénat en direction des Musées.

La Directrice-adjointe des Musées, Anna Moirin, a donné un aperçu des travaux engagés pour la restructuration des musées et annoncé, à notre grande joie, la réouverture fin juin du musée Estève. C'est dire que notre mission d'accompagnement des musées et nos actions de mécénat vont devoir se développer dans les prochaines années.

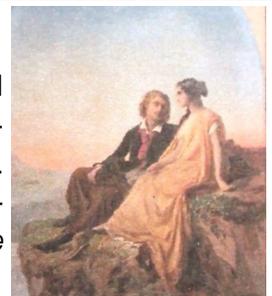
Bonne lecture

Pierrette Tisserand

### Une action de mécénat en projet

Afin de figurer dans une exposition temporaire envisagée en 2027 consacrée à George Sand et aux artistes femmes, une toile peinte par une jeune femme de 23 ans, Louise Eudes de Guimard (1827-1904), entreposée dans les réserves du Musée du Berry, nécessite une restauration.

Le Conseil d'administration de notre Association a donné son accord de principe pour contribuer largement à la restauration de ce tableau charmant, romantique à souhait, qui s'intitule *Le Lac ou Oswald et Corinne* et a été inspiré par le roman *Corinne* de Madame de Staël.



### Sommaire

P 1	Billet de la Présidente /Mécénat	P 9	Les Pleurants (2)
P 2	Auguste Perret	P 10	Une journée à Giverny
P 3	Street Art City et Apremont-sur-Allier	P 11	Les Macchiaioli
P 4 à 7	Florence	P 12	Eugène Boudin
P 8	L'art et le corps humain		

# L'ARCHITECTE

## AUGUSTE PERRET ( 1874 – 1954 )

**Manon Legros - Conférence 22 mai 2024**

Oublié et méprisé pendant la seconde moitié de XXe siècle, l'architecte Auguste Perret, particulièrement apprécié de la conférencière, a cependant marqué de son empreinte de nombreuses villes dont la plus connue reste Le Havre.

Issu d'une lignée d'ouvriers et d'entrepreneur en construction, sa carrière, de plus d'un demi-siècle, est résolument placée sous le signe de la famille. Héritier du pragmatisme des bâtisseurs, il s'adjoint les talents de ses deux frères, Gustave, l'ingénieur et Claude, le gestionnaire.

Né à l'époque du métal triomphant, après ses études d'architecte, il se tourne résolument vers le béton armé qu'il considère comme le matériau du futur. En effet, l'alliance du béton et de la tige de métal lui paraît idéale dans la mesure où ils ont les mêmes réactions à la température et aux secousses. De plus, les bétons présentent une assez grande variété d'aspects et de couleurs pour toutes les utilisations envisagées. Il est le tenant de ce que l'on a appelé *le classicisme structurel*. Ses réalisations sont classiques dans les proportions mais l'accent est mis sur la structure basée sur la colonne, le toit terrasse et parfois la « charpente » en béton armé. Cette structure donne le choix entre combler les vides ou ménager d'importantes et nombreuses ouvertures qui laissent pénétrer la lumière. Son système de doubles piliers, extérieurs et intérieurs, permet en outre de dégager de grands volumes si nécessaire. A une époque où il fallait bâtir vite et à moindre coût, il a standardisé la construction par modules que l'on pouvait répéter à l'infini.

Partant de ces constatations, l'entreprise d'architecture et de construction Perret était toute indiquée pour mener à bien le gigantesque chantier du Havre, ville détruite à 80% à l'issue de la 2<sup>e</sup> Guerre mondiale. 10 000 logements étaient à reconstruire sur 150 ha. Chapotant une importante équipe au sein de son Atelier, Auguste Perret se réserve les éléments



de choix : la Porte Océane, l'Hôtel Normandie, l'Hôtel de ville, l'église St Joseph conçue comme un phare, visible à 60 km à la ronde. Il est cependant attentif à l'aspect pratique et convivial du moindre de « ses » immeubles. Ils sont bordés d'abris contre les intempéries, de hauteurs différentes afin de faire entrer un maximum de lumière. De plus, l'aménagement intérieur, sobre mais fonctionnel, doit assurer à la maîtresse de maison, par une cuisine ouverte par exemple, la meilleure convivialité possible avec le reste de la famille.

Dans l'ensemble de son œuvre, sobriété et simplicité ne riment pas automatiquement avec nudité et pauvreté. Ainsi le Théâtre des Champs-Élysées (1913) arbore-t-il marbre et feuille d'or, coupole et bas-relief de Bourdelle. L'église Notre-Dame-de-la-Consolation au Raincy réjouit l'œil de ses claustras et de ses vitraux modernes multicolores qui occupent toutes les parties évidées entre les colonnes cannelées et les colonnettes des hauteurs.



On pourrait encore citer la Tour de Grenoble (1925) « pour regarder les montagnes lors de l'exposition internationale », la salle Cortot etc... mais c'est le Palais d'Iéna (1937) qu'il considère comme son chef-d'œuvre. On remarque la très belle coupole, les colonnes de la grande salle, volontairement plus fines à la base qu'au sommet, et l'impressionnant escalier monumental en oméga  $\Omega$ , que l'on dirait comme suspendu.



Hélas, les réalisations d'Auguste Perret ne sont pas aussi pérennes qu'escompté. Le béton, matériau perméable, s'effrite et le métal rouille, obligeant à des restaurations coûteuses de constructions souvent classées. Bien que désormais sorti du purgatoire des esprits novateurs, l'architecte n'a jamais douté de lui-même et affirmait, en 1944, « Mon béton est plus beau que la pierre. Je le travaille, je le cisèle (...) j'en fais une matière qui dépasse en beauté les revêtements les plus précieux ».

A chacun d'apprécier selon ses goûts.

Hélène Gravelet

## STREET ART CITY et APREMONT-SUR -ALLIER

**Journée du 13 juin 2024**

Notre escapade nous a conduits dans le nord du département de l'Allier. Au programme : visite de la Street Art City puis du village d'Apremont et de son parc floral.

Le village de Lurcy-Lévis accueille la Street Art City, concept unique et haut lieu de l'art pictural urbain. Créé en mars 2016, cet espace est installé dans les locaux d'un ancien centre de formation de France Télécom. Il se déploie sur 13 bâtiments et constitue un centre de résidence pour les artistes.



La visite libre débute par l'intérieur d'un bâtiment de plusieurs étages comprenant d'anciennes chambres. Chacune est livrée à un artiste qui la métamorphose du sol au plafond. Certaines pièces sont alors transformées en explosion de couleurs réjouissantes tandis que d'autres reflètent un univers plus sombre.

Le déjeuner a lieu sur place, dans un cadre plaisant, décoré de tableaux d'artistes.

Nous poursuivons par la contemplation des grandes fresques déroulées sur l'extérieur des bâtiments. Les représentations sont variées : trains, arbres, oiseaux, personnages fantastiques, enfants, villes imaginaires .... Les fresques, nées de l'imagination des artistes, sont uniques mais leur observation est un instantané en raison de leur caractère éphémère. Toutefois, la nécessité d'une technique assurée et le foisonnement des motifs représentés font de ces réalisations des œuvres d'art à part entière.



Nous quittons ce lieu pour nous rendre à Apremont-sur-Allier. Autre ambiance. Le village respire, ce jour-là, un calme ressourçant. Ses maisons en pierre ocre, nichées sur les rives de la rivière Allier, drapées de fleurs et entourées de haies en topiaires offrent un ravissant spectacle.



Puis, nous entrons dans le parc floral. Créé en 1977, il s'étend au pied du château. Il combine l'abondance des jardins anglais avec la rigueur des jardins à la française.

Parmi la reprise des codes des premiers, le gazon s'étale abondamment. La pelouse relie toutes les parties du parc, y compris les bordures composées de delphiniums bleus, d'alstroemerias aux tons roses, de rosiers multicolores ...

Le parc abrite une grande variété d'arbres dont certaines essences rares, des séquoias, des liquidambers ... Ce jardin est agrémenté de folies à la manière du XVIIIe siècle : le pont de la pagode, le pavillon turc et le belvédère



qui surplombe la rivière.

Les topiaires jouent un rôle important dans la structure du parc. Elles sont taillées géométriquement en forme de cônes. Ces éléments de jardin à la française contrastent avec les parties plus sauvages et fleuries inspirées des jardins anglais.

La visite se termine par le jardin blanc planté d'arbustes et de plantes vivaces à fleurs blanches.

Selon Erik Orsenna «*Tout jardin est, d'abord, l'apprentissage du temps, du temps qu'il fait, la pluie, le vent, le soleil, le temps qui passe, le cycle des saisons.*»

Annie Perrin-Gendre

# UNE ESCAPADE EN TOSCANE

## 1<sup>ère</sup> partie : FLORENCE

Pour tout amoureux de l'Italie, ce qu'il faut à tout prix connaître, puis revoir ensuite, c'est la Toscane et surtout sa capitale, Florence (Firenze).

Commençons donc par Florence : en 1836, dans sa *Géographie universelle*, M Louis Ardant écrivait ceci : « Le Palais ducal y est superbe, richement meublé, avec une galerie remplie de raretés sans nombre et sans prix ... Le Grand-Duc tient sa cour au Palais Pitti, qui est superbe et magnifiquement meublé ... Outre tant de richesses, cette ville possède une foule d'établissements scientifiques et littéraires ... Pop : 90 000 hab. ».

Quatre-vingt-dix mille ... ce devait être à peu près le nombre de touristes qui, en même temps que nous, avaient envahi la vieille ville de Florence en ce dimanche de fin septembre. Car Florence souffre d'un mal qui touche nombre de sites célèbres à travers le monde pour leur histoire et leur(s) beauté(s) : le tourisme de masse.

Dès notre arrivée dans la cité des Médicis, nous avons souffert de ce phénomène : « Promenade panoramique à la découverte des principaux monuments du centre » nous proposait le programme. Soit. Le campanile de Giotto, d'accord, il s'envole haut dans le ciel ; quant au baptistère, on en aperçoit la limite supérieure en se hissant à l'extrême limite de la pointe des pieds pour dominer la foule qui vous en sépare. Ce n'est la faute ni de la guide, ni de l'organisation du voyage ; la faute en incombe à Florence qui est trop belle, à vous qui êtes moins jeune, qui ne savez plus jouer des épaules pour vous infiltrer dans la foule, au risque de perdre votre groupe !

Alors Florence ? Un peu déçu ... mais pourtant, le charme agit encore et nous aurons plusieurs occasions de nous en apercevoir. L'après-midi de ce premier jour sera occupé par une visite du Palais Pitti, alors que le programme ne nous proposait ... rien.



Pour se rendre au Palais Pitti, le plus court chemin nous fait passer l'Arno en empruntant le célèbre Ponte Vecchio.

Pas question de s'attarder : d'ailleurs la foule ne nous permet pas d'admirer les vitrines des bijouteries qui ont heureusement remplacé les boucheries du Quattrocento. Tout juste le temps de saluer Benvenuto Cellini, l'orfèvre au mauvais caractère dont le buste domine le pont ; mauvais caractère mais prodigieux artiste : orfèvre, sculpteur, dessinateur, écrivain ...

Le Palais Pitti, impressionnant ! Plus de 200 mètres de façade. Au milieu du XV<sup>e</sup> s, le banquier Luca Pitti fit appel à Brunelleschi pour sa construction. Mais, les Pitti s'étant mêlés à une conspiration contre les Médicis, ces derniers les décimèrent et occupèrent les lieux (que de violences dans l'histoire de Florence. Il en reste aujourd'hui le calcio storico auprès duquel notre rugby est une aimable blquette !) Dès 1560, Cosme 1<sup>er</sup> l'agrandissait et le transformait en une merveilleuse galerie de tableaux du XV<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> s, complément idéal des Offices (gli Uffizi in italiano, prego !), heureusement moins envahi par les hordes touristiques.



Ici tout est à voir : fresques aux plafonds, moulures, décorations, marqueterie de pierres dures et, bien sûr, tableaux : *La Madone à la grenade* de ce sacripant de Filippo Lippi, un *Portrait de jeune homme* de Botticelli, *L'Amour endormi* du Caravage, une *Déposition* du Pérugin, un Artemisia Gentileschi (la belle femme peintre du XVII<sup>e</sup>), *Les trois âges de l'homme* de Giorgione, *Marie-Madeleine* du Titien (ah ! cette chevelure !), une *Madone* de Murillo et plusieurs Raphaël, *Vierge de l'Impannata*, *La Gravida*, *La Velata*, *La Madonna della seggiola*.

Une promenade longue mais un choix de tableaux non exhaustif : chacun peut déambuler dans les salles et admirer ... ce qui lui plaît, histoire d'enrichir son musée intérieur.

Jouxtant le Palais Pitti, commence le jardin Boboli, plus vaste espace vert de Florence (45 000 m<sup>2</sup>), créé par la volonté d'Eléonore de Tolède, épouse de Cosme 1<sup>er</sup> Médicis, vers 1550.

.../...

.../...

Les plus courageux d'entre nous montèrent sur la coline de Boboli d'où l'on a une vue superbe sur Florence ; ils purent admirer les fontaines, les bosquets, les statues de marbre, les allées de cyprès, les terrasses, les coins secrets. Les autres, plus fatigués, se contentèrent de contourner le Palais par la droite pour admirer la grotte artificielle de Buontalenti (de 1583), puis la fontaine de Bacchus (lequel Bacchus serait en fait le nain favori de Cosme 1<sup>er</sup>).

La matinée du lundi qui suit sera consacrée aux Médicis.

Pour commencer, l'église San Lorenzo, l'une des plus belles de la cité médicéenne. Pour nous y rendre, nous remontons la via dell'Ariento, ce qui n'est pas une mince affaire tant la foule abonde dans ce « souk » consacré au cuir dans tous ses états (vestes, blousons, sacs, etc). S'il est conseillé de transformer nos sacs à dos en sacs à ventre, la récompense nous attend au bout de la via : une splendeur créée par Brunelleschi, donc élégante et harmonieuse. Seul regret : San Lorenzo est inachevée, en raison de la mort de l'architecte. La façade est restée abrupte, Michel-Ange qui la voulait couverte de marbre n'ayant pu obtenir le matériau qu'il désirait. Mais l'intérieur est lumineux et abrite nombre de chefs-d'œuvre, entre autres deux ambons de Donatello et une imposante fresque de Bronzino, le *Supplice de San Lorenzo*, merveille d'équilibre.

Nul besoin d'aller très loin pour voir ces deux splendeurs que sont les Chapelles médicéennes (Capelle medicee) : elles communiquent avec l'église San Lorenzo ; avant d'entrer dans la première, un petit merci à la statue d'Anna Maria Luisa, dernière représentante des Médicis et qui, par testament, légua tous les trésors artistiques de la famille à la ville de Florence !

A propos de la famille Médicis, quelques précisions s'imposent. Tout d'abord sur le nom de Cosme : il y en a eu une demi-douzaine, mais 2 sont importants, qu'il ne faut pas confondre ; le premier n'est pas duc, c'est Cosme l'Ancien (1389-1464), l'autre est grand-duc et c'est Cosme 1<sup>er</sup> (1519-1574). Ensuite les Laurent : le plus célèbre est appelé Laurent (Lorenzo) le Magnifique (1449-1492), l'autre est son petit-fils, duc d'Urbino et père de Catherine de Médicis, reine de France.

Nous visitons les deux Chapelles médicéennes. La première est imposante dans son austère majesté, circulaire sous son dôme ; elle présente quelques sarcophages de Grands-Ducs et un somptueux autel décoré de marqueterie

en marbre. Elle communique avec la seconde, plus « intime » et ornée d'exceptionnelles sculptures de Michel-Ange.

Les deux murs latéraux abritent les tombeaux monumentaux de Julien, duc de Nemours et de son neveu Laurent, duc d'Urbino. Il était prévu 5 sculptures par tombe, il n'y en a que 3 : celle de chaque duc au-dessus et 2 allégories du Temps à leurs pieds. La ligne elliptique sur laquelle reposent ces dernières est une invention de Michel-Ange qui anticipe les courbes du baroque ; pour Julien, *le Jour et la Nuit*, pour Laurent, *le Crépuscule et l'Aurore* : certaines ne sont pas totalement achevées.



Le jour et la nuit Michel-Ange

Sur le 3<sup>ème</sup> mur, face à l'autel, un simple sarcophage de pierre sert de sépulture à Laurent le Magnifique et à son frère Julien, pères respectifs des deux commanditaires, les papes Léon X et Clément VII.

L'après-midi de ce deuxième jour, quoique improvisé, n'a pas manqué de charme : une promenade dans les rues de Florence, que peut-on rêver de mieux ? Au hasard, un coup d'œil en passant au magasin de Salvatore Ferragamo, le chasseur napolitain des stars, puis c'est Piazza Santa Trinita, avec son église du même nom et, au milieu de la place, abritée sous un parapluie rouge – car il pleut aussi à Florence – une jeune artiste lyrique qui chante du Puccini (un Toscan) ; au hasard, en se dirigeant vers le Duomo, l'atelier d'un artiste artisan. Nous contournerons la cathédrale pour entrer dans l'immeuble de la Misericordia, ancien hôpital.

Le lendemain 24 septembre, nous voici noyés dans la foule, dans la cour de la Galerie des Offices (Galleria degli Uffizi). Il faudrait des semaines, voire des mois pour avoir une idée (presque) complète de cette incroyable collection. Et avec la foule qui s'y presse, force est de se limiter à quelques œuvres. Pour commencer, les Anciens, Giotto et *Le Christ* de Cimabué, miraculeusement sauvé de la crue de l'Arno de 1966 et partiellement restauré.

.../...

.../...

Salle 8, nous admirons le diptyque à double face de Piero della Francesca. Dans la seconde moitié du XVe s (le Quattrocento), le peintre s'est rendu à Urbino pour peindre Frédéric de Montefeltre et sa jeune épouse Battista Sforza. Œuvre pleine de majesté et de délicatesse, les époux sont de profil comme des médailles antiques, le duc montre son côté gauche, masquant ainsi son œil droit détruit par la guerre. Les deux portraits sont unis par le paysage qui s'étend derrière eux, innovation picturale venue des Flandres. Au verso des portraits, la première rencontre des futurs mariés : lui en armure noire sur un char tiré par des chevaux, elle en robe blanche sur un char tiré par des licornes, symbole de pureté ; le diptyque a pour nom *Le triomphe de la Chasteté*. Il fut achevé et livré en 1472 ; la même année, Battista mourait en accouchant de son fils, elle avait 26 ans.



Ne quittons pas cette salle : derrière le diptyque, on peut admirer une *Vierge à l'enfant avec deux anges* de ce sacripant de Filippo Lippi. En 1452, dans un Carmel de Prato, près de Florence, Lippi prend une nonne pour modèle. Elle s'appelle Lucrezia Buti et elle est si belle que notre Filippo en tombe amoureux. Lors de la fête de la Sacra Cintola (la ceinture de la Vierge conservée à Prato), Lippi, constatant la grosseur de Lucrezia, l'enlève et s'enfuit, poursuivi par les foudres ecclésiastiques. C'est là qu'intervient Cosme l'Ancien, le protecteur du peintre : « Si un artiste a véritablement du talent et quelque vice même laid que la morale réproouve, son talent cachera ce dernier ». Le Pape pardonne, Filippino vient au monde (il sera peintre comme papa). En 1456, Filippo épousera Lucrezia et peindra beaucoup de Vierges.

Changeons de salle, et voici l'élève de Lippi : Botticelli (le petit tonneau) et le triomphe de la beauté féminine. *La naissance de Vénus* que chacun connaît et qui éblouit toujours : Zéphir et Flore soufflent sur le coquillage pour le pousser vers la terre où l'attend Heure, nymphe de la belle saison.



Sur ce coquillage se tient Vénus, née de l'écume de la mer, en contrapposto, c'est-à-dire déhanchée.

Elle est nue et c'est une nouveauté car l'Eglise, sauf pour Eve et Adam, interdit la nudité. Mais nous sommes en plein courant néoplatonicien auquel Florence participe. Laurent de Médicis n'a-t-il pas dans sa villa une copie romaine de *La Vénus pudique* de Praxitèle ? Car il s'agit de mêler foi chrétienne et philosophie antique. La Vénus de Botticelli a la même attitude que celle de Praxitèle mais elle est mélancolique, plus fine que son modèle. Et le pinceau de Botticelli excelle à montrer les cheveux de la belle dénoués par le vent ; il privilégie les lignes ondoyantes, le modelé lisse et les couleurs claires. Rien d'érotique dans ce tableau : c'est une Vénus du néoplatonisme et sa beauté est céleste, c'est celle de l'âme, le petit Eros ne l'accompagne pas. La Vénus humaine et charnelle sera dès lors vêtue (voir les toiles de Sodoma).

A quelques pas de là, l'autre chef-d'œuvre du même Sandro : *Le Printemps*.



Au centre, Vénus regarde le(s) spectateur(s) ; elle est vêtue, donc charnelle et terrestre. Le fond est sombre, couvert de fleurs sur le sol, les arbres sont pleins de fruits, des oranges apparemment ; est-ce le jardin des Hespérides ? De droite à gauche, Zéphir capture Chloris qui va se transformer en Flore, déesse des fleurs (sa robe en est couverte). A gauche, le groupe des trois Grâces : elles dansent. Celle du centre (Chasteté ?) regarde Mercure à l'extrême gauche du tableau. Or, au-dessus de Vénus vole Cupidon, masqué qui, de son arc, dirige sa flèche sur elle : va-t-elle succomber à l'amour pour le beau messager des dieux ? Il y a tant d'interprétations du tableau (ne dit-on pas que les poètes Politien et Ficin auraient conseillé le peintre ?) qu'il vaut mieux se contenter d'admirer.

Nous terminons notre passage aux Uffizi avec un *Portrait* de Raphaël et surtout avec *L'Adoration des Mages* de Léonard. Elle lui avait été commandée par les Augustins de San Donato, à Scopeto. Dans cette Adoration, pas de crèche, de calme ni de sérénité, pas de défilé du cortège des Mages.

.../...

.../...

La Vierge et son fils sont au centre du tableau, point focal attirant le regard. Autour d'eux, des personnages qui s'agitent en tous sens, excités, et cela se comprend, par la naissance de Jésus et qui accourent pour l'admirer : c'est l'émotion de cette foule qui est mise en valeur. Inutile de dire que l'œuvre déplut aux commanditaires et c'est pourquoi elle ne fut pas terminée : audace et désinvolture de Léonard !

Le groupe s'est ensuite rendu au monastère-musée de San Marco, décoré des fresques de Fra Angelico. Le moine



Guidolino di Pietro peignit à partir de 1440, sur les murs du couvent, une œuvre si pleine de lumière et de béatitude qu'on le surnomma Beato Angelico, d'où l'appellation sous laquelle on le connaît. Cloître, réfectoires, cellules, tout est admirable : attention au syndrome

de Stendhal !

Après quelques heures de repos, nous terminons la journée par une ultime visite, et non des moindres : l'Accademia. Même si l'on y vient pour Michelangelo Buonarroti, Michel-Ange pour faire plus court, dès la 1<sup>ère</sup> salle, notre chauvinisme nous permet d'admirer une copie en plâtre de l'enlèvement d'une Sabine par Jean Boulogne : quel élan, quel équilibre !

Et puis ce sont les chocs dus au génie d'une des gloires de l'humanité : ses œuvres « inachevées », les captifs, les esclaves enserrés dans leur bloc de marbre.

Et que dire de son *David* aux « irrégularités » voulues par le Maître : 5 tonnes et demie, plus de 5 mètres de haut et tout semble parfait, même si les mains sont énormes. David est calme et détendu, son pied ne repose pas sur la terre de Goliath, c'est la victoire de l'intelligence sur la brutalité.

Demain, à 8 heures, nous quitterons Florence, mais nous y reviendrons 3 jours plus tard, le 28 septembre.

Nous visiterons alors, avant le retour vers Bourges, le Palazzo Medici Ricciardi, ancien palais de la famille ... Médicis.

Que de richesses là encore !

Nous retiendrons surtout la chapelle avec un tableau de Lippi au-dessus de l'autel (une *Vierge à l'enfant*, bien sûr), et le *Cortège des Rois Mages* de Benozzo Gozzoli, une fresque

éclatante de couleurs et qui s'étend sur 3 murs. A voir également : la cour d'entrée, le jardin et la Galerie



des Glaces dont le plafond s'orne d'une *Apothéose des Medici* par Luca Giordano.

Allons, malgré le tourisme de masse, Florence est encore très belle.

Jacques Gauthier

## SECRETS DU CORPS HUMAIN

### ANATOMIE ET MEDECINE DE LA RENAISSANCE AU XVII<sup>e</sup> s

Alexis Drahos - conférence du 5 juin 2024

Coutumier des thèmes à la marge dans le monde de l'art, Alexis Drahos n'a pas failli à son habitude en proposant une étude consacrée aux *Secrets du corps humain, anatomie et médecine, de la Renaissance au XVII<sup>e</sup> siècle*.

Les personnes présentes n'étant pas forcément familières d'un sujet comme l'histoire de la médecine, quelques repères ont été les bienvenus. De grands noms qui correspondent à différentes étapes de la « connaissance » ont été cités : Hippocrate (460-377 av JC), Hérophile (3<sup>e</sup> s av JC), Galien de Pergame (2<sup>e</sup> s ap JC), Jacopo Berengario da Carpi (1457-1530), André Vésale (1514-1564) ... Les trois premiers ont longtemps fait autorité, bien au-delà de l'époque à laquelle ils ont vécu. Ainsi *la théorie des humeurs* dont le déséquilibre était synonyme de pathologie et qui a justifié force saignées, fut-elle en vigueur jusqu'au XVII<sup>e</sup> s. Il va de soi que le progrès médical est tout d'abord fonction de la connaissance du corps humain, connaissance inexistante chez la plupart des théoriciens du passé, les dissections n'ayant été autorisées que pendant de courtes périodes. Se baser uniquement sur les constatations effectuées dans le monde animal ne pouvait être que source d'erreurs.

Aux époques de connaissance directe du corps humain, la diffusion des découvertes de quelques-uns a également été problématique. Les extraordinaires dessins anatomiques de Léonard de Vinci n'ont pu être publiés en son temps et sont restés lettre morte. Il faut attendre André Vésale et l'édition de son *De humani corporis fabrica* en 1543 pour qu'un pas important soit franchi. Les 7 volumes laissent une grande place aux illustrations (1277 planches). L'ouvrage, dont la page de couverture a été réalisée par un élève de Titien, architecture de Palladio à l'arrière-plan, s'adresse aussi bien aux scientifiques qu'aux artistes. Ce sont naturellement les seconds destinataires qui ont intéressé le conférencier.

Il faut se souvenir que, jusqu'à une époque récente, les artistes n'avaient d'autre ambition que de représenter le vivant avec le plus de réalisme possible. Qu'ils soient dessinateurs, graveurs, peintres ou sculpteurs, une bonne connaissance de l'anatomie superficielle est indispensable. Sinon on reste au stade des corps lisses, sans relief, peu convaincants. Certains comme Léonard de Vinci ou Michel-Ange vont assister à des dissections et même en instruire d'autres artistes. Ainsi en témoigne le tableau de Bartolomeo Passorotti *Michel-Ange donnant une leçon d'anatomie à des peintres*.



Le propos d'Alexis Drahos est étayé de nombreuses œuvres choisies parmi lesquelles on remarque un tableau de Hans Holbein le Jeune *Le Christ mort au tombeau* qui tient compte des lividités cadavériques. En 1475, *Hercule et Antée* du sculpteur Pollaiuolo présente des personnages à la musculature apparente, en particulier aux mollets. Par ailleurs, une comparaison des statues du *David* de Donatello, jeune éphèbe au corps lisse, et du *David* de Michel-Ange, un athlète aux muscles saillants et aux veines apparentes, convainc l'auditoire du chemin parcouru.



Cette conférence d'Alexis Drahos a eu le mérite, même par des chemins détournés, de focaliser l'attention sur un moment capital s'agissant de la représentation humaine dans l'art.

H G

## LES PLEURANTS UN PHENOMENE ARTISTIQUE ?

**Florence Margo Schwoebel,  
conférence du 19 juin 2024**

Lors de sa première conférence, Florence Margo Schwoebel (conservatrice des musées, directrice du patrimoine historique de Bourges) avait montré l'importance du duc Jean de Berry avant de porter son attention sur les pleurants de son tombeau. En médiéviste confirmée, elle a inscrit sa seconde intervention dans l'évolution de l'art funéraire chrétien qui s'étale sur un millénaire, de l'époque romaine jusqu'au XVe s avec le tombeau du duc de Bourgogne, Philippe le Hardi.

Que l'on ne s'imagine pas une évolution linéaire. Certains paliers, certains retours ont été observés. Des influences se révèlent également d'une époque à une autre, d'un pays à l'autre, sans que cela soit apprécié négativement car, dans le monde médiéval, on valorise les références qui donnent l'occasion d'exercer sa culture artistique aussi bien qu'historique ou théologique. Les motifs perdurent en même temps qu'ils sont réinterprétés.

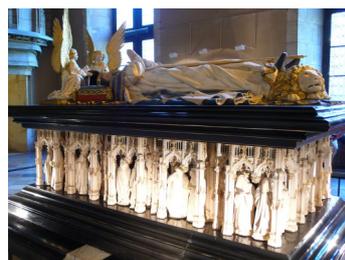
Grâce à des exemples bien choisis, chacun a pu voir et juger des points de départ, des constantes et des innovations, toujours en ayant bien présentes à l'esprit les mentalités et les aspirations d'une société médiévale imprégnée de christianisme.

Le premier exemple, un sarcophage romain paléochrétien, dit *de Probus*, et conservé au musée du Vatican, présente déjà, sur sa longueur visible au public, une suite d'arcades dans lesquelles s'inscrivent des personnages tels que le Christ encadré de St Pierre et St Paul ... L'art de la sculpture est mis au service du message essentiel : le salut du défunt. Des siècles plus tard, les arcatures se retrouvent démultipliées aussi bien en ornementation du cénotaphe de Pierre de Sainte Fontaine (XIe s) que du sarcophage de San Juan de Ortega à Burgos (XIIe s). Dans ce dernier cas, un travail minutieux sur les colonnettes apporte une profondeur et un relief inédits aux scènes religieuses représentées et qui doivent témoigner de la foi du défunt. Il arrive que des scènes de la vie remplacent les symboles religieux convenus. Un œil averti peut distinguer, comme dans le sépulcre du comte de Barcelone (1164), le défunt sur son lit de mort, son âme emportée par des anges ailés, la cérémonie des funérailles, la foule se lamentant et l'inhumation.

Plusieurs monuments funéraires présentent une architecture commune : socle avec arcatures habitées de petits personnages religieux ou laïcs, le tout surmonté du gisant. Les pleurants sont d'abord des moines qui vont prier pour le salut du défunt. Puis, dans une évolution où on laisse désormais libre court à ses sentiments, on représente les proches : famille, amis, alliés. Ainsi est manifestée la puissance des lignées prestigieuses comme celle de Thibaut III de Champagne. Des variantes spectaculaires montrent des pleurants grandeur nature, penchés sur le gisant (cénotaphe de St Hilaire, Poitiers XIIe s), ou le portant sur leurs épaules (tombeau de Philippe Pot XIVe s).



Le tombeau du duc de Bourgogne, Philippe le Hardi, l'un des frères de Jean de Berry, a été présenté en détail. Commencé en 1385 et terminé en 1411, il présente la structure commune : gisant sur socle avec pleurants. Des artistes prestigieux, Jean de Marville, Claus Sluter, Claus van de Werve, son élève, et Jean Malouel pour la polychromie (dont il ne reste que des traces) ont œuvré pour sublimer ce monument funéraire auquel la chartreuse de Champmol devait servir d'écrin. Ils ont su donner aux pleurants, tous en albâtre, un mouvement et une individualité jamais vus. Les arcatures sont toutes en profondeur et présentent plusieurs plans grâce à une double rangée de colonnettes. Les personnages adoptent des attitudes très variées : bien visibles dans les arcades ou partiellement dissimulés derrière une colonne, de face, de profil, de trois-quarts et même de dos. Les drapés, complexes et élégants à la fois, sont travaillés jusque dans les parties cachées. Des gestes naturels, en mouvement restituent la vie dans ce cortège. On y admire un art consommé qui ne sera jamais plus atteint. Avec le tombeau de Philippe le Hardi, on est à l'apogée de la sculpture médiévale que la conférencière a déroulée pour nous sur un millénaire.



ne reste que des traces) ont œuvré pour sublimer ce monument funéraire auquel la chartreuse de Champmol devait servir d'écrin. Ils ont su donner aux pleurants, tous en albâtre, un mouvement et une individualité jamais vus. Les arcatures sont toutes en profondeur et présentent plusieurs plans grâce à une double rangée de colonnettes. Les personnages adoptent des attitudes très variées : bien visibles dans les arcades ou partiellement dissimulés derrière une colonne, de face, de profil, de trois-quarts et même de dos. Les drapés, complexes et élégants à la fois, sont travaillés jusque dans les parties cachées. Des gestes naturels, en mouvement restituent la vie dans ce cortège. On y admire un art consommé qui ne sera jamais plus atteint. Avec le tombeau de Philippe le Hardi, on est à l'apogée de la sculpture médiévale que la conférencière a déroulée pour nous sur un millénaire.

H G

## UNE JOURNEE A GIVERNY

Levés à l'aurore, en ce 23 mai 2024, une cinquantaine d'Amis des musées de Bourges vont passer une journée à Giverny à la rencontre de Monet et de l'impressionnisme qu'il incarne entre tous.

Avant de se rendre chez le Maître, un passage en studio permet, grâce à des projections et des explications, de se familiariser avec l'exposition du moment intitulée *L'impressionnisme et la mer*. Dans le musée, plusieurs espaces présentent des œuvres rassemblées par thèmes : les ports, les lumières, les falaises, à marée basse, les tempêtes et naufrages, la Bretagne, les villégiatures. Une visite libre laisse chacun cheminer à son gré et selon ses goûts parmi de nombreux chefs-d'œuvre parmi lesquels un paysage de Corot, la série de *Vagues* de Courbet, les *Scènes de plage* à Deauville et Trouville de Boudin, quelques *Marines* de Marie-Auguste Flameng ou encore les *Falaises* immortalisées par Monet. Chacun de ces artistes, avec sa sensibilité particulière, cherche à accrocher l'émotion ou la lumière, à fusionner l'air et l'eau...

Après un déjeuner apprécié de tous, dans le village même et, heureux hasard, dans un des anciens ateliers de Claude Monet, il est temps de se rendre chez le Maître. Avant d'accéder à sa maison, un ancien pressoir agrandi à plusieurs reprises, il faut traverser une partie des jardins où toute une palette de couleurs accueille le visiteur et l'es-



corte jusqu'à la maison, façade rose et volets verts, qu'égayent encore des géraniums d'un rouge éclatant. On pénètre dans les

pièces à vivre : le grand salon atelier, avec de très nombreuses copies au mur, la cuisine, étincelante de cuivres sur la faïence bleue de Delft, la fameuse salle à manger jaune, à l'étage la chambre azur où le chat de porcelaine blanche sommeille toujours devant la cheminée ... La collection d'estampes de Monet décore toute la maison. Les escaliers ainsi que chaque pièce s'ornent de tirages de belle qualité qui nous emmènent au lointain Japon d'Utawaga Hiroshige et de ses *Vues des sites célèbres*, telle *La Côte à Kujukuri dans la province de Kazusa*.

On se rappelle que la vague de japonisme a déferlé en Europe à partir de la moitié du XIXe s. Outre sa collection, Monet y a sacrifié lui-même en peignant *La Japonaise*, en fait Camille vêtue d'un somptueux kimono rouge, « une mascarade à la mode de Paris », ont déclaré certains contemporains.

En cet après-midi ensoleillé, il était difficile de résister à l'appel de la nature. En longeant à nouveau les plates-bandes multicolores, ces « rivières de fleurs », on parvient au jardin d'eau. A cette saison, les iris bleus ou jaunes, les



digitales pourpres ou blanches, les rhododendrons roses ressortent de la verdure et se mirent dans l'étang et la rivière, tout comme le ciel prin-

tanier. Depuis le pont japonais ou les berges, on se surprend à rechercher des perspectives connues d'après des tableaux comme *Le jardin, les iris* ou *Nymphéas, paysage d'eau, les nuages*.



Soulagés, on constate que quelques nénuphars sont bien au rendez-vous et captent la lumière sur chacun de leurs pétales. On dit que Monet a choisi chaque fleur et son emplacement afin de composer un tableau coloré. De nos jours, une douzaine de jardiniers veillent sur cette merveille florale déjà connue et reconnue du temps du peintre, aussi bien en France qu'à l'étranger.

Pour les visiteurs que nous sommes, dont un grand nombre de nouveaux adhérents, cette journée a été un réel enchantement, de ceux qui perdurent longtemps dans le souvenir.

Une collaboration de (par ordre alphabétique)  
Françoise et Jacqueline Chateigner, Hélène Gravelet

# I MACCHIAOLI L'IMPRESSIONNISME A L'ITALIENNE

**Marzia Fiorito-Biche - conférence 12 juin 2024**

En 2024, de nombreuses villes de France ont honoré les Impressionnistes auxquels nous avons d'ailleurs consacré plusieurs cycles. La double formation artistique de Marzia Fiorito Biche la légitime à se positionner hors des limites hexagonales et à nous entraîner à sa suite à la découverte des Macchiaioli italiens. Cette conférence a eu le mérite de présenter le plus grand nombre possible d'œuvres et d'artistes – une quinzaine de noms ont été cités – tout en soulignant leurs particularités et quelquefois leurs points communs avec les peintres français.

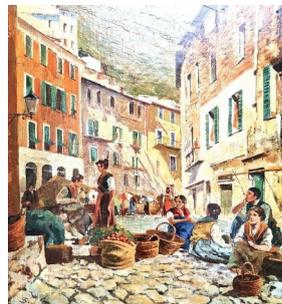
Dans les deux pays, les époques sont sensiblement les mêmes mais la situation politique est bien différente. En effet, morcelée jusque-là, l'Italie est en construction. Chaque région doit d'abord gagner son indépendance en chassant l'occupant pour s'engager ensuite dans la voie de l'unification, ce qui ne se fait pas sans difficultés ni sans affrontements sanglants. Compte tenu de ce contexte, les Macchiaioli ne peuvent être que des artistes engagés. Ils ne se contentent pas de témoigner à travers leurs œuvres : *Portrait de Garibaldi* (Silvestro Lega), *Camp italien après la bataille de Magenta* (Giovanni Fattori), ils participent aux combats.



S'ils viennent de toutes les provinces, Florence – pendant plusieurs années capitale de la jeune Italie – les aime. Adriano Cecioni et Telemaco Signorini, les deux théoriciens du groupe, prônent des représentations épurées, particulièrement sobres dont les sujets sont simplement esquissés, ce que l'on appelle le *non finito*, que chacun décline à sa manière.

Nombre d'entre eux ont gagné leur vie comme professeurs académiques aux beaux-arts mais, tout comme leurs homologues français, leur art personnel a été incompris

ainsi que le laisse entendre l'appellation Macchiaioli qui évoque à la fois des faiseurs de taches et des caricatures dignes de mépris. De même qu'en France il est préférable de mettre impressionnistes au pluriel, chez les artistes italiens la diversité est de mise.



Scène de rue à Riomaggiore de Telemaco Signorini

Soutenus par des mécènes collectionneurs qui les invitent à séjourner dans leurs propriétés, les Macchiaioli peignent, eux aussi, sur le motif, souvent à l'extérieur et font éclater la lumière méditerranéenne sur leurs toiles. Leurs tableaux ont pour titres : *Silvestro Lega peignant sur les rochers* (Giovanni Fattori), *Les oliviers de Settignano* (Telemaco Signorini). Les scènes intimes de la vie familiale ou amicale les inspirent également : *Après le déjeuner* (Silvestro Lega) ou *Prière du matin* (Vincenzo Cabianca).



Engagés politiquement, ils le sont tout autant socialement. Le

petit peuple, à la peine, est mis à l'honneur comme en témoignent ces œuvres de Cristiano Banti *Paysannes avec fagots*, Edoardo Borrani *La récolte du blé*, ou encore *Scène de halage* (Telemaco Signorini). D'autre part, les « trois enfers », la démence, l'emprisonnement et la prostitution, ne sont pas oubliés.

La conférencière voit un prolongement dans le cinéma italien qui s'est inspiré de scènes immortalisées par certains tableaux des Macchiaioli. Luchino Visconti a été cité à plusieurs reprises.

Marzia Fiorito Biche a terminé son intervention en proposant un rapide face à face entre des œuvres phares des impressionnistes français et du mouvement italien, un rappel propre à souligner, s'il en était besoin, l'originalité des Macchiaioli dans l'histoire de l'art.

H G

## EUGENE BOUDIN (1824-1898) DE CIEL ET DE SABLE

Marzia Fiorito-Biche - Conférence 6-12-2023

Issu d'une famille modeste de marins de Honfleur, il n'était pas destiné à une vie d'artiste. Sa vie est faite de rencontres : embauché par un papetier-encadreur au Havre, il croise Jean-François Millet qui ne l'encourage pas à poursuivre la peinture, mais il rencontre aussi J.B. Corot qui l'emmène travailler dans son atelier. D'autres rencontres déterminantes sont celles de Gustave Courbet, de Constant Troyon, de Thomas Couture et de beaucoup d'autres comme Jongkind, le Hollandais établi en France qui travaille beaucoup en plein air.

Il restera fidèle à sa Normandie natale, tiendra un journal, certes truffé de fautes d'orthographe, mais qui est précieux pour les descriptions de ce qu'il vit et de ce qu'il veut réaliser.

Il produit beaucoup de toiles, on en compte au moins 4500, mais son succès et sa reconnaissance viennent à la fin de sa vie et même après sa mort.

La Ville du Havre lui a accordé une bourse pour aller étudier trois ans à Paris, il la remercie en lui offrant le tableau *La vache enragée*. Il devient peintre de marine, Honfleur et Le Havre lui ont fait connaître les bateaux et les navires et il privilégiera toujours les ciels qui deviennent sa signature. Corot le surnomme « le roi des ciels » et il reçoit encore d'autres surnoms affectueux et admiratifs.



Lors de sa 1<sup>ère</sup> exposition, sa toile *Un pardon de Sainte-Anne le Pahul* le fait remarquer et apprécier par Charles Baudelaire avec lequel il noue

une amitié. Celui-ci fait des critiques élogieuses mais qui n'aident pas à la vente des tableaux. Assidu de la Ferme Saint-Simon tout près du Havre, il y entraîne plusieurs de ses amis, tout comme en Bretagne et les incite à peindre en plein air, sur le motif. C'est dans ces circonstances qu'il rencontre Claude Monet très jeune, qui estimera lui devoir beaucoup.

Pour faire vivre sa famille, il va réaliser des portraits d'élégantes en crinoline qui goûtent la nouveauté des bains de mer à Dieppe ou sur d'autres plages normandes. Il fait les portraits de la Duchesse de Berry, de la Princesse

de Metternich en insistant plus sur les silhouettes et les attitudes que sur les visages.

Ces tableaux, apparemment sereins, sont traités avec le souci de plaire à cette clientèle un peu snob. Toutefois, c'est un témoignage sur la société aristocratique et bourgeoise qui prend le pas sur les vues des bateaux et des pêcheurs laborieux qui occupaient ses



pinceaux. Après une abondante production, il abandonne cette veine au bout de quelques années pour se recentrer sur ce qui lui apporte le plus de plaisir, les vastes espaces, les ciels élargis, parfois tourmentés mais le plus souvent riants.

Il organise lui-même une vente publique de ses œuvres et Emile Zola voit en lui « un peintre qui a le sens des horizons humides, de l'eau et des taches vibrantes que fait une toilette de femme sur un ciel gris ». A partir de 1885, il se partage entre la Normandie et Paris où il fait des copies de toiles de maîtres ou des natures mortes qui sont appréciées des bourgeois de l'époque.

Ensuite, pendant plusieurs années, il parcourt l'Europe, perd son épouse en 1889, se remarie avec Juliette et part à Venise qui l'émerveille.

La reconnaissance de son talent au Salon survient à 57 ans, en 1881 où il obtient, ô dérision, le prix du débutant ! Il reçoit le soutien des collectionneurs et des marchands, comme Durand-Ruel qui ne lui achète pas moins de 900 toiles en quelques années. La légion d'honneur lui est remise par Pierre Puvis de Chavannes. Il peut devenir propriétaire d'une maison à Trouville. Et il continue à peindre, toujours les paysages des plages, débarrassées de leurs élégantes, des ciels à en perdre la tête, son épouse.

Monet va acheter de nombreuses toiles qui seront léguées par son fils Michel à l'Etat, en particulier un tableau qui fut longtemps attribué à Monet *Honfleur avec le clocher Sainte-Catherine*. Parce qu'il lui était reconnaissant, Monet organisera une exposition posthume de ses œuvres.

Participant à la première exposition impressionniste de 1874 à 49 ans, en présentant 10 toiles, Boudin est considéré de son vivant et de nos jours comme un précurseur de ce mouvement, lui qui admirait les œuvres des grands maîtres et ne voulait pas bousculer les idées reçues.

P.T-S

Siège social : Maison des Associations 28 rue Gambon 18000 Bourges

Tél : 02 48 16 09 05 Courriel : amis.musees.bourges@gmx.fr Site Web : amis-musees-bourges.fr

Comité de rédaction : Hélène Gravelet (coordination), Christiane Gaudard (mise en page)

Jean-Claude Gartioux, Laurent Martin-Saint-Léon, Philippe Picard, Pierrette Tisserand